



HAL
open science

Où va la traductologie ?

Freddie Plassard

► **To cite this version:**

Freddie Plassard. Où va la traductologie?. La traduction sous tous ses aspects au centre de gravité du dialogue international, Ceviri Derneği, Oct 2009, Istanbul, Turquie. pp.114-120. hal-01639171

HAL Id: hal-01639171

<https://hal.science/hal-01639171>

Submitted on 22 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Où va la traductologie ?

« La traductologie, c'est aujourd'hui l'ouverture géographique »,

Y. Gambier

Freddie Plassard, ESIT - Université Paris 3

L'idée de la présente communication est née d'échanges à bâtons rompus avec le Professeur Lederer, où m'est venue l'idée, confortée par elle, par quelques numéros de revues et plusieurs publications sur ce thème, que la traductologie était en voie d'idéologisation. Le terme figure du reste dans l'appel à communication du présent colloque et l'occasion m'a semblée belle de tenter de démontrer ce qui n'était initialement qu'une intuition, sans toutefois exclure d'autres évolutions en cours.

A défaut d'une position suffisamment surplombante et à l'idée que les publications en traductologie se comptent par dizaines de milliers, « comme s'il y avait une plus grande communauté d'auteurs que de lecteurs » (Gambier, 2001-02 : 26), ou qu'elles se répertorient en non moins de 600 mots-clés dans la TSB (Benjamin's Translations Studies bibliography), et compte tenu par ailleurs des contraintes éditoriales, je me contenterai ici d'essayer, à partir d'articles contribuant au moins partiellement à dresser un état de l'art, à dégager quelques faits saillants ou tendances, de façon à livrer un instantané de la « traductosphère », sans prétendre ni à l'exhaustivité ni à l'infailibilité.

I. Etat des lieux

La traductologie s'est développée comme corollaire de la multiplication des formations à la traduction, elles-mêmes issues de l'idée que la traduction était un savoir-faire et comme tel susceptible d'acquisition, elle est donc ancrée dans la pratique dont elle procède.

1) Positionnement de la traductologie par rapport à la pratique

Dans une analyse réaliste de l'évolution de la profession, dénuée de l'alarmisme et du pessimisme décelé sous d'autres plumes, Y. Gambier, tout en estimant la dichotomie théorie/pratique vaine, n'y consacre pas moins un article, soulignant que « si la traductologie est la théorisation des pratiques et non pure spéculation, elle devrait évoluer avec ces pratiques » (2001-02 : 27). Il n'est pas le seul à se préoccuper de cette question, M. Lederer arguant quant à elle du fait que la traductologie, en tant que réflexion sur la pratique, passe nécessairement par l'observation des faits qui en sont issus (2008 : 132). L. van Doorslaer (2007 : 221-222) note à propos de la carte de J. Holmes, que « the most interesting and possibly also enigmatic line in this basic map is the dotted line between two main areas. », entre théorie et pratique, incitant à revoir l'articulation entre ces deux champs¹.

La traductologie semble s'être progressivement autonomisée par rapport à la pratique, champ d'expérimentation ou de vérification des intuitions et hypothèses formulées². Comme le donne à voir l'historique de la FIT sur son

propre site, ce qui initialement relevait du champ de la traduction dans son ensemble, se répartit aujourd'hui en deux volets, celui des activités propres au monde de la traduction et celui de la traductologie. La pratique n'en donne pas moins lieu, parallèlement, à des manifestations assimilables à des événements scientifiques, sous la forme de rencontres, d'universités d'été, de séminaires, certains de ces événements regroupant du reste théoriciens et praticiens. Cette ligne de partage peut être source de tensions. La parole des praticiens n'a pas le même statut que celle des universitaires, même si certains traductologues s'attachent aujourd'hui à gommer l'intangible plafond de verre et que bon nombre de traductologues sont eux-mêmes issus de la pratique.

Si les manifestations d'ordre scientifique dont les traducteurs ont eux-mêmes l'initiative se multiplient, sans doute une grande différence tient-elle ici à l'attitude adoptée par rapport au savoir propre (Plassard, 2006). Pour la grande majorité des traducteurs, le savoir qui compte – et qui rapporte – c'est celui de l'autre, celui de l'auteur de l'article traduit ou celui du donneur d'ouvrage, savoir qu'il s'agit de maîtriser progressivement, de texte en texte et de traduction en traduction, de s'approprier au fil d'une démarche de capitalisation, de façon à être sur un pied de quasi égalité pour débattre certains points de traduction et devenir un agent incontournable, en raison précisément de la forme d'expertise ainsi acquise. Dans cette perspective le savoir d'ordre réflexif que propose la traductologie est souvent perçu comme transparent parce qu'intériorisé de longue date, soit par formation soit par expérience, et souvent les deux. La connaissance mise en évidence par la traductologie est perçue tantôt comme fer de lance d'un clivage qui ne se justifie pas à leurs yeux, tantôt comme antérieure à la pratique et à ce titre souvent dévalorisée voire déniée comme non productive ou non opératoire, à la différence de la première, consignée dans des travaux ou outils parfois jalousement gardés ou publiés à prix d'or. La valeur ajoutée facturée par le traducteur tient précisément à son parcours d'appropriation de connaissances spécifiques à un domaine, et a d'autant plus de prix que ces connaissances sont pointues et sédimentées, là où en traductologie prévalent d'autres règles.

2) Traduction et traductologie

Il semble que la définition de la traductologie emprunte souvent la voie détournée de celle de la traduction. On constate un usage souvent métonymique de traduction pour traductologie et réciproquement, l'objet de la discipline étant pris pour la discipline elle-même, point de vue du reste conforté par J.-Cl. Bocquet (2006 : 26), selon qui « ... le terme de traduction... tend pourtant peu à peu à devenir ambigu, à mesure qu'il se met à désigner subrepticement à la fois l'acte pratique du traduire et la théorisation scientifique et universitaire, fondée sur son observation et sa description ». Le terme traduction englobe du reste souvent plus que la seule « opération traduisante », mais inclut généralement les acteurs et enjeux du domaine.

Prenons pour nous en convaincre des définitions empruntées à trois auteurs. Selon M. Lederer (1994 : 216), « La traduction interprétative transmet des discours et des textes. (...) elle consiste à transférer des sens identiques d'une langue à l'autre, dans l'équivalence des formes », là où pour A. Pym (2009 : 98), la traduction au sens propre implique une opération située dans le temps, ponctuelle, définie par les paramètres d'une situation de communication et réalisée par le truchement d'un « agent » auquel on accorde sa confiance. Y. Gambier (2001 : 28) conçoit quant à lui la traduction comme « un phénomène social, c'est-à-dire une activité initiée et contrainte par des acteurs sociaux, avec des fonctions et des retombées socialement déterminées. », non sans

constater par ailleurs (id. : 23) le brouillage du profil et de l'identité des traducteurs induit par l'essor de l'informatisation et les mutations des conditions de travail, au point d'avoir fait éclater le concept de traduction en de multiples dénominations ou étiquettes allant de la localisation à la médiation langagière en passant par la rédaction multilingue et la « versionisation ». Tout se passe comme si, au fil de l'évolution de la profession en fonction des besoins du marché, la dénomination même de traducteur devenait obsolète, sujette à caution, amenant certaines formations à rebaptiser leur intitulé, tendance à laquelle nous ne souscrivons pas.

Définir la notion de traductologie ?

Tenter de définir la traductologie posant bien des difficultés, on pourrait commencer par s'interroger sur ce qu'elle englobe ou recouvre actuellement. Comme le constate A. Pym (2009 : 97), le terme de traductologie ou de *translation studies* fait un peu office de fourre-tout³, voire de supermarché virtuel pour paraphraser W. Wilss, et incite à s'interroger sur la pertinence de visées si amples, pour ne pas dire démesurées voire hégémoniques, qui ne sont pas, à ses yeux, sans rappeler les grandes heures des courants structuralistes ou de la déconstruction, au risque d'une dilution de la discipline. Y figurent aussi bien ce qui relève *stricto sensu* de la traductologie en tant que théorisation de la pratique de la traduction que, plus généralement voire abusivement, selon une tendance observable en sociologie et dans les études culturelles, où tout ou presque serait envisageable en termes de « traduction », fût-ce à titre métaphorique. Tout ce passe comme si la traductologie voyait sans cesse ses limites repoussées, au point que tout phénomène de communication ou de culture pourrait en relever. La traduction en viendrait à faire figure de paradigme, paradigme épistémologique de la communication, voire de l'expérience humaine dans son ensemble, selon J.-R. LADMIRAL (1989 : 21-22), paradigme de la connaissance elle-même selon le sociologue E. MORIN⁴. Y a-t-il lieu de voir dans ces antécédents, la propension expansionniste de la traductologie d'aujourd'hui ? Y a-t-il lieu de vouloir embrasser la totalité de la connaissance et des champs de réflexion, la traductologie ne serait-elle qu'un paravent pour remettre au goût du jour des problématiques d'avant-hier (Pym, 2009 : 99) ? En fait, sous la définition de la traductologie, c'est le statut même de la discipline qui est en cause.

A défaut d'aborder ici cette vaste question, contentons-nous de constater que l'effort épistémique emprunte un détour et se reporte sur les contours de la discipline (Lederer, 2008 : 137) et la description aussi exhaustive que possible de son « contenu », dans une démarche tantôt cartographique, tantôt bibliographique, à des fins d'inventaire et de catégorisation.

3) La traductologie, res extensa⁵ ?

Que l'on soit convaincu de l'intérêt épistémique de la cartographie comme effort systématique d'organisation et de structuration des connaissances (van Doorslaer, 2007 : 219), ou, a contrario, que la cartographie a toujours servi des visées conquérantes voire impérialistes, il n'en reste pas moins qu'une carte facilite de fait l'appréhension des contours de la discipline.

Face aux critiques formulées à l'encontre de l'arborescence des sciences de la traduction dessinée par J. Holmes, « monument » de la traductologie ultérieurement repris par G. Toury (1995) qui a longtemps fait référence, en raison de ses limites ou parfois incohérences⁶, ou du simplisme dénoncé par A. Pym de toute représentation de

type arborescente, plusieurs tentatives ont vu le jour, visant à réviser le modèle initial et à tenter d'homogénéiser un champ trop disparate (Vandepitte, 2008 : 569). La traductologie s'est développée comme corollaire de la multiplication des formations à la traduction, elles-mêmes issues de l'idée que la traduction était un savoir-faire et comme tel susceptible d'acquisition, elle est donc ancrée dans la pratique dont elle procède.

Selon S. Vandepitte (2008), l'établissement de l'annuaire de l'EST (European Society for Translation Studies) a amené à revoir la répartition des domaines de la traductologie et entraîné sa redistribution selon les critères suivants : a) l'objectif ou finalité, autrement dit la question de recherche à laquelle répond une recherche ou une publication, b) la méthodologie appliquée et c) l'objet d'étude ou thème de la recherche, un même sujet pouvant relever des trois catégories à la fois. Ces critères permettent à leur tour de distinguer trois grands types de recherche : descriptives, explicatives ou prédictives. De même, une distinction a été opérée entre recherche « spéculative » et recherche à visée pragmatique, comme la conception de nouveaux logiciels par exemple.

Selon Y. Gambier et L. van Doorslaer (2007 : 190), l'extension de la traductologie est imputable non seulement à la mondialisation, au volume des échanges économiques et culturels, mais aussi à l'apparition de nombreuses pratiques nouvelles, corroborant l'ancrage de la traductologie dans la pratique. L'avènement des technologies de l'information et de la communication (TIC) et de multiples formes de traduction au service des médias audiovisuels mais aussi d'interprétation, exercée selon des modalités diverses au service des institutions ou aux arts de la scène, a ouvert de nouveaux territoires à la pratique et par voie de conséquence à la théorisation qui va de pair, incitant à redessiner les contours de la discipline. Y. Gambier (2001 : 22) met toutefois en garde contre une « perception purement instrumentale des moyens informatisés » sans tenir compte de leurs enjeux sociétaux ; « La traduction ne saurait se réduire à la puissance d'une machine, comme si elle n'était que la solution technique à un problème uniquement technique, sans dimension socio-culturelle. ». De même, ces deux auteurs estiment que certains sujets sont sous-représentés dans la traductologie actuelle et proposent une sorte de panorama programmatique d'actualisation des problématiques (2007 : 190) abordées en traductologie.

Qu'il s'agisse du répertoire de l'Est ou de la TSB, la démarche est dictée par un souci de systématisme et d'actualisation qui n'exclut pas pour autant tout caractère évolutif, et le résultat donné à visualiser (van Doorslaer) ou à lire (Vandepitte) facilite l'appréhension de la traductologie dans toute son étendue.

Parallèlement à la catégorisation et à la délimitation du territoire traductologique facilitée par la cartographie et dans le même souci d'en inventorier les travaux, sont aussi élaborées des bibliographies (van Doorslaer, 2007 : 231-232), émanant aussi bien des principaux éditeurs du domaine tels St Jerome - St Jerome Bibliography of Translation Studies - ou Benjamins Translation Studies bibliography of Benjamins, que d'instances universitaires, tels Tradbase, Bitra de l'université d'Alicante par exemple, ou de groupes informels tel le CIRIN Bulletin. Il y a lieu de distinguer de surcroît les bibliographies à vocation généralistes comme celles précédemment mentionnées de celles à vocation sectorielle, comme l'International Bibliography of Sign Language (Interpreting) de l'université de Hambourg.

Alors que la traductologie s'instrumentalise en se dotant d'outils qui lui sont propres, ce qui lui confère à la fois visibilité et identité, d'autres évolutions sont à l'œuvre.

II. Les « tournants » de la traductologie

Après les tournants culturel puis sociologique enregistrés par la traductologie au ... tournant du siècle dernier, il semble que de nouvelles évolutions soient à l'œuvre ou se préparent, à en juger notamment par la récurrence du thème de l'idéologie dans plusieurs publications récentes, dont « Translation and ideology - Encounters and clashes » (The Translator 13/2, 2007) et « Idéologie et les rencontres des cultures – recherche et méthodologie en traduction et en interprétation » (Forum 7/1, 2009) par exemple.

1) Le tournant idéologique

Passée de problématiques situant la traduction au niveau de la langue, à celles de la distinction discours/ langue, la traductologie a fait progressivement entrer en scène dans une situation de communication un locuteur ou sujet. Il est vite apparu que les connaissances linguistiques à elles seules ne lui suffisaient pas à s'approprier ni à restituer le discours d'autrui et qu'il lui fallait de plus mobiliser des connaissances extralinguistiques, lui restituant un fonctionnement cognitif à part entière. Concevoir la traduction comme opération de communication a permis de tenir compte des paramètres discursifs et pragmatiques intervenant dans la reformulation. Il ne restait qu'un pas à franchir pour passer du discursif et du psychologique au sociologique et resituer cette activité dans son cadre social, ouvrant pour ainsi dire la porte à l'idéologisation actuellement constatée, la traduction faisant figure aux yeux de certains d' « arme de lutte contre l'ethnocentrisme, le colonialisme, le racisme, le sexisme, etc » (Gambier, 2001 : 22).

La notion même d'idéologie est loin de faire l'unanimité. S. Cunico et J. Munday, en retraçant l'historique, distinguent pour leur part deux volets : celui de la négativité associée aux phénomènes de détournement, de manipulation ou de dissimulation, démontrés par des auteurs comme T. Hermans ou Lefevere, et celui d'un rapport de force inégalitaire, asymétrique au nom duquel exercer un pouvoir sur autrui, individu ou collectivité, et dont découlent notamment les études dites « post-coloniales ». L'idéologie recouvre un système de croyances et de convictions faisant intervenir les dimensions cognitive, sociale et discursives, le discours étant le vecteur privilégié de l'idéologie (Cunico et Munday, 2007 : 196). Les études de la traduction en tant que transfert interculturel ont montré que l'idéologie dont chacun est porteur, parfois à son insu, amenait à projeter sur autrui ses propres références, échelles de valeur et grilles de compréhension ou de lecture du réel et faussait de ce fait l'appréhension de l'altérité, souvent réduite au même.

L'idéologie entendue comme rapports de domination entre langues, cultures, maisons d'édition, fait de la traductologie un champ sous tension qu'il est possible d'aborder sous différents angles, notamment celui des textes. Ceux-ci sont dès lors conçus comme des formes symboliques propres à renforcer ou au contraire destituer des formes de domination, ce qui implique à son tour une réflexion sur l'usage social des textes. Selon S. Cunico et J. Munday, rares sont néanmoins les études traductologiques qui tablent sur des corpus autres que littéraires ou religieux pour étudier cette thématique, aussi J. Munday se propose-t-il d'étudier les traces énonciatives de

l'idéologie dans la traduction de textes politiques, publicitaires ou institutionnels par exemple (2007 : 141). A contrario, P. Kuhiwczak et C. Schäffner montrent dans *Forum* que l'idéologie se manifeste non seulement dans les textes sous forme d'indices divers, mais dans les politiques mêmes de la traduction et de l'interprétation.

L'idéologisation de la traductologie amenant à affiner les stratégies, l'importance accordée à la dimension méthodologique ne cesse de se préciser.

2) Le tournant méthodologique

Dans un plaidoyer pour la co-existence pacifique des méthodologies, M. Lederer (2008) dresse en quelques pages un panorama des méthodologies appliquées en traductologie, sans en oublier ni l'historique ni les raisons d'être. Distinguant les études d'inspiration herméneutique des études empiriques, elle fait valoir les avantages et limites des unes et des autres, tout en mettant en lumière les tensions qui en résultent entre leurs partisans respectifs, illustrant une nouvelle facette de l'idéologie. Les études empiriques se répartissent elles-même en deux branches, l'expérimentation⁷ d'une part, directement empruntée aux sciences de la nature et parée de ce fait d'une aura de réelle scientificité, et l'observation, fondée notamment sur les corpus, qui par leur ampleur et l'aide de logiciels dédiés, permettent de traiter des échantillons textuels beaucoup plus volumineux, ce qui mène à « des conclusions de validité plus fiable » (id. : 135). Déployant un appareil méthodologique des plus élaborés et pas toujours maîtrisé (ibid. : 148), ces recherches pèchent à ses yeux par l'étroitesse de leur horizon, avec pour toute moisson des « micro-études » et des « micro-résultats (ibid. : 142). A l'inverse, la recherche d'inspiration herméneutique, accordant une place à l'interprétation du chercheur, est entachée d'un soupçon de non scientificité, même si elle se fonde elle aussi sur des observables, faits ou données textuelles, exception faite de l'obsession quantificatrice. Une méthodologie ne se justifiant que par rapport à un objet d'étude, c'est la notion même de « démarche scientifique » qu'il convient d'interroger ou de définir : « Est scientifique une recherche menée de façon intellectuellement rigoureuse, cohérente et objective. Pour le traductologue comme pour tout chercheur, se vouloir scientifique entraîne certaines obligations, telles le retour aux sources, l'esprit critique, et *last but not least*, un minimum d'objectivité, vertu peut-être la plus difficile à exercer » (Lederer, 2008 : 139). Ceci n'exclut nullement l'importance accordée aux faits ni celle de rappeler que « Le rôle de toute théorie, outre qu'elle a pour but de rassembler les faits observés dans un cadre d'explications cohérentes, est aussi de donner une impulsion à de nouvelles recherches qui l'approfondiront, l'élargiront ou la réfuteront en tout ou en partie » (ibid. : 141).

La guerre de tranchées entre méthodologues masque en réalité un questionnement sur le statut épistémologique de la discipline, tour à tour science, théorie, discours sur une pratique, autant de termes qui mériteraient bien sûr plus amples explicitations et prises de position. Par-delà l'engouement actuellement suscité par les recherches empiriques, la question de la méthodologie revient *in fine* à celle du classement de la traductologie au rang des disciplines de réflexion ou des disciplines de savoir, au rang des sciences humaines ou des sciences dures, pour paraphraser J.-R. Ladmiral. Les pratiques mêmes de recherche, plus collectives et collaboratives, couplées le cas échéant à l'activité des acteurs de terrain, constitueraient par ailleurs aux yeux de certains une évolution souhaitable (Gambier, 2001 : 27).

3) Le tournant linguistique

Alors que les tournants idéologique et méthodologique semblent redessiner les camps sur le territoire traductologique, on constate paradoxalement une tendance à l'homogénéisation linguistique, corollaire peut-être de l'évolution de la discipline vers un statut scientifique académiquement reconnu. A l'heure du classement des universités, des revues et de la production des chercheurs, il est en effet préférable, à des fins de visibilité internationale, de publier en anglais. Cette norme implicite incite à valoriser davantage les publications en cette langue et s'assortit d'une conformisation aux modèles cognitifs, argumentatifs et textuels qui vont de pair, avec parfois pour contrepartie une marginalisation de la production scientifique relevant d'autres langues voire d'autres normes et l'intériorisation d'un statut amoindri voire subalterne de cette recherche (Bennett, 2007)⁸. La situation est telle qu'on s'achemine, notamment au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, vers une étude de la traductologie exclusivement en anglais, « *without any troublesome linguistic alterity* » (Pym, 2009 : 99). Serait-ce que la discipline, actualisant le mythe de Saturne, tuerait dans l'œuf et sur son propre terrain ce qu'elle s'efforce tant de mettre en lumière : les différences culturelles⁹ ?

Cette anglicisation va de pair avec l'adoption de la terminologie ou des concepts adoptés dans cette langue, alors que sous l'influence de facteurs à la fois géographiques, sociaux et idéologiques¹⁰, sont remis en question des termes tels que « langue maternelle », « locuteur natif » (Pokorn, 2007 : 193) ou encore « équivalence », « original », « identité ». Parallèlement sont élaborées des terminologies spécifiques à un sous-domaine de la traductologie, la localisation par exemple (Gernot Hebenstreit, 2007). La terminologie et le métalangage propres à la discipline n'échappent pas au toilettage général, comme en témoigne le numéro de *Target* consacré à cette question, venant compléter les index et outils assimilés permettant de répertorier et catégoriser les publications et recherches traductologiques.

Constitution d'outils sous la forme de sites portails, de bibliographies en ligne, structuration des équipes de recherche en centres de recherche, associations ou sociétés savantes, multiplication des manifestations scientifiques dans le monde entier, du Kazakhstan à la Turquie en passant par la Corée, élaboration et affinement d'une terminologie et d'un métalangage, régionalisation de la recherche à l'échelle de continents, sont autant de signes de l'émergence et de la structuration d'une communauté scientifique et d'une discipline en voie d'institutionnalisation (van Doorslaer, 2007 : 228), qui a le vent en poupe et suscite l'engouement à l'échelle planétaire.

Bibliographie

- Bennett Karen, (2007) : « Epistemicide ! The Tale of a Predatory discourse », *The Translator*, 13/2, 151-170.
Bocquet, Jean-Claude (2006) : « La traductologie, préhistoire et histoire d'une démarche épistémologique », in Ballard Michel (dir.) : *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Artois Presses Université, Traductologie, pp. 23-36.
Van Doorslaer Luc (2007) : « Risking conceptual maps : Mapping as a keywords-related tool underlying the online Translation Studies Bibliography », *Target*, 19/2, 217-232.
Gambier Yves : « La traductologie a-t-elle encore un avenir sans traducteurs ? », *Equivalences*, 28/2, 2001-2002, 19-29.
Hebenstreit Gernot (2007) : Defining patterns in translation Studies : Revisting two classics of German Translationswissenschaft », *Target*, 19/2, 197-216.
Gile Daniel (2009) : « Research for training, research for society in Translation Studies », in Pym A. et Perekrestenko A. *Translation research projets 2*, Universitat Rovira i Virgili, http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp_2_2009/index.htm

Lederer Marianne (2008) : « Des méthodes de recherche en traductologie », in Balliu C. (ed.) : *Traduire, un métier d'avenir*, vol. 1, Bruxelles, Les Editions du Hazard, pp. 129-154.

Plassard Freddie (2006) : « Traductologues, traducteurs, un dialogue difficile », in Ballard M. (dir.) : *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras, Artois Presses Université, collection Traductologie, 251-269.

Pokorn Nike (2007) : « In defense of fuzziness », *Target*, 19/2, 327-336.

Pym Anthony (2009) : « La traduction et ses métaphores : quelques réflexions sur les avancées récentes de la traductologie », in Milliaressi T. (éd.) : *La traduction, philosophie, linguistique et didactique*, Éditions du conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle Lille 3, coll. Travaux et recherches UL3, 97-99.

Toury Gideon (2009) : « Target and translation Studies. Half-baked observations towards a sociological account », in Pym A. et Perekrestenko A. *Translation research projects 2*, Universitat Rovira i Virgili, http://isg.urv.es/publicity/isg/publications/trp_2_2009/index.htm

Vandepitte Sonia (2008) : Remapping Translation Studies : Towards a Translation Studies Ontology, *Méta* 53/3, 569-588.

¹ On constatera au passage la présence dans les masters de traductologie, d'étudiants qui n'ont qu'une expérience minimale ou lointaine de la traduction.

² A mesure que se développaient les formations à la traduction, il semble que les étudiants se soient progressivement substitués aux professionnels dans cette fonction, à cette nuance près que la compétence des étudiants n'égale pas celle des professionnels (Lederer, 2008 : 144).

³ « Translation Studies might be expected to blossom out into a huge all-embracing academic discipline, with hopes similar to those once held in the structuralist days of semiotics or the subversive pretensions of deconstruction. Do we want or need such extensions ? Should we accept the invitation to work on the entire world ? » A. Pym (2009 : 97)

⁴ Edgar Morin (1986) : *La méthode – 3. La connaissance de la connaissance*, Points Seuil, p. 11.

⁵ La notion a dans la philosophie de Descartes de tout autres implications. Je me contente ici de reprendre la dénomination.

⁶ Telle la dissociation entre le processus de traduction et les outils d'aide à la traduction, alors que les outils et leur usage se répercutent sur le processus lui-même par exemple.

⁷ L'oculométrie permettant de suivre le mouvement des yeux des traducteurs en cours d'activité en est une illustration.

⁸ Est-ce cette marginalisation linguistique qui explique le faible score français dans les statistiques de la recherche rassemblées par G. Toury (2009) ?

⁹ La multiplication des revues de traductologie de par le monde tempère toutefois cette tendance, même si les langues de publication sont souvent les langues réputées dominantes. Le XVIIIème Congrès de la FIT tenu à Shanghai (4-7/08/08) avait pour intitulé : « Traduction et diversité culturelle ».

¹⁰ Point de vue exprimé par A. Pym (2009 : 98) : « this complex dynamics means that the traditional categories of language and culture (« French is what everyone speaks in France ») no longer have currency in Translations Studies. »